



PHOTO MAX NASH/AP.

P.47&48
Harold Pinter
en colère.

Théâtre / Harold Pinter a reçu le Prix Europe pour le théâtre

Le vieil homme en colère



C'ÉTAIT LE JOUR DE LA PROCLAMATION DU PRIX NOBEL, en octobre 2005. Harold Pinter avait glissé quelques jours plus tôt. Il arborait un large sourire... et un pansement sur le front. Sa santé l'avait empêché d'aller chercher son prix à Stockholm. Mais il était à Turin pour le Prix Europe pour le théâtre. PHOTO MAX NASH/AP.

P.48 ON NE SE REFAIT PAS. Harold Pinter, 75 ans, épuisé, ne décolère pas contre les mensonges du monde politique.

TURIN
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Pinter, c'est une pensée de fer dans un corps de verre. L'auteur anglais est apparu tout menu, ce week-end, à Turin. On l'avait attendu à Stockholm, en octobre dernier, pour lui remettre le Prix Nobel de littérature. Il n'était pas venu. Cette fois, il est là. Et pas qu'un peu. Alors qu'il pourrait se contenter d'un « merci », en reconnaissance du Prix Europe pour le Théâtre, voici qu'il aborde son sujet favori : la honte de son gouvernement, inféodé à la politique étrangère des Etats-Unis. « *Cet asservissement de Blair à Bush est inacceptable* », dit-il.

Le jury ne s'y est pas trompé en récompensant un homme dont

« *le travail et la vie sont empreints d'une rage morale contre l'injustice* ». C'est bien, lui que des centaines de journalistes, critiques, comédiens et directeurs de tout poil sont venus voir à Turin.

On pourrait d'ailleurs voir cette récompense européenne comme une redite, après la distinction suprême qu'est le Prix Nobel. Mais le choix des jurés était fait depuis 2001 ! Pinter le savait et avait promis de venir. Un manque de financement avait rendu la chose impossible, et même fait momentanément disparaître ce prix très coté, qui a déjà primé par le passé Ariane Mnouchkine, Peter Brook, Bob Wilson, Heiner Müller ou Pina Bausch.

Harold Pinter a voulu se mon-

trer à la hauteur de la distinction. Plutôt que larmoyer sur le passé, ce champion du silence a pu trouver les mots comiques pour se raconter : « *Au fil de ces derniers 18 mois, j'ai connu des hauts et des bas. Au sens propre. En octobre, deux jours avant d'apprendre que je recevais le Prix Nobel, j'ai glissé sur une plaque de béton, à Londres. Quand j'ai accordé les interviews, j'avais encore des cicatrices.* » A Turin, nous avons pu évaluer le charisme d'un géant, même affaibli. ■

LAURENT ANCION

Théâtre / Le Prix Europe pour le Théâtre récompense l'insoumission

Harold Pinter ne compte pas se taire

TURIN
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Pinter était attendu comme le loup blanc, au pied des Alpes. Après trois jours de colloque dédié à l'œuvre de l'auteur anglais, le Théâtre Carignano, au centre de Turin, bruissait d'une foule impatiente de voir la bête en chair et en os. De la génération des nouveaux dramaturges britanniques qui ont fait leurs débuts dans les années 60, Pinter est celui qui a le mieux traversé le temps. Par le style, surtout : laconique, énigmatique, plein de trous que le spectateur doit combler. On dirait du Tarantino avant l'heure, style *Reservoir dogs*. L'écriture de Pinter, avec ses fluidités et ses silences, révèle le jeu de domination et de soumission caché dans les conversations les plus banales.

« *Pinter est une montagne à escalader. Il fait peur* », confie la comédienne romaine Maria Paiato. Mais il fait atteindre des sommets. En choisissant Pinter comme lauréat du Prix Europe pour le Théâtre, le jury international entérine sa puissance : « *Il a complètement réécrit les règles de l'écriture dramatique* », affirment les jurés, parmi lesquels on retrouve le critique anglais Michael Billington, l'ex-directeur du Festival d'Avignon Bernard Faivre D'Arcier ou le théoricien français Georges Banu. « *Pinter a démolit l'idée d'auteur omniscient : au lieu de manipuler les personnages pour arriver à une fin choisie, il présente les faits tels*

qu'il les voit et offre au spectateur la liberté d'interpréter. »

Mais il y a autre chose. Le choix de Pinter, pour un prix financé par l'Europe, est une audace politique. On sait que le discours de l'auteur anglais, à l'occasion de son Prix Nobel de littérature en 2005, est rentré dans le lard à la politique étrangère des Etats-Unis et à l'attitude du gouvernement de Tony Blair, que Pinter avait auparavant qualifié de « *canniche de Bush* ». Choisir Pinter, c'est affirmer que la résistance est possible. Et que le théâtre est un des lieux de cette résistance. « *Pinter s'insurge contre l'exploitation de la dignité humaine et langagière par ceux qui nous gouvernent* », résume Alessandro Martinez, du Prix Europe.

Dans ce contexte, on comprend que la tension monte au Théâtre Carignano. Le rideau glisse. Pinter est là. Avec le critique Michael Billington, qui va mener l'entretien. Plusieurs minutes de standing ovation. Tout de noir vêtu, Pinter ne sourit pas. Quand il se met à parler, il a la

« Qui peut croire que les tortures d'Abou Graib sont dues au hasard ? Cela venait du sommet »

voix grave et profonde. Billington l'interroge sur le Nobel. « *Je pensais aller à Stockholm, mais j'étais à l'hôpital*, répond Pinter. *Les médecins m'ont diagnostiqué un problème à la peau attrapé dans la jungle brésilienne, où je*

ne suis jamais allé ! » Son accent londonien tranche les mots. « *J'ai frôlé la mort. Si je devais rapprocher cette expérience d'une autre, ce serait la noyade. J'étais pris par un courant que je ne maîtrisais pas.* »

Ce courant, il l'a remonté. Et il a continué à observer le monde. « *Pourquoi notre pays s'appelle-t-il la Grande-Bretagne ? demande-t-il à Billington. Il n'y a rien de grand en Grande-Bretagne.* » Pinter est un maître en colère. A propos des prisons américaines en Irak : « *Qui peut croire que les tortures d'Abou Graib sont dues au hasard ? Cela venait du sommet : du Pentagone, de la Maison Blanche, du 10 Downing Street. D'ici, je ne sais pas.* »

Il affirme qu'il est « *très improbable* » qu'il écrive de nouvelles pièces, préférant les formes brèves de la poésie. « *J'ai écrit 29 pièces, c'est honnête, non ?* ». Mais il martèle sa foi dans l'art : « *Nous sommes tous conscients des tragédies du monde, comme l'Holocauste. Mais certaines œuvres poétiques nous font mieux comprendre l'horreur. La poésie fait émerger des émotions parfois cachées en nous. Rien n'a la puissance de la poésie.* »

La voix de Pinter n'est pas près de se taire. « *C'est la fin d'un purgatoire*, estime Georges Banu. *On a considéré Pinter comme un maître des années 70 et 80. Aujourd'hui, son œuvre est prête à revenir. Il a travaillé sur l'ambiguïté : elle ne s'épuise jamais.* » ■

LAURENT ANCION